Collections électroniques de l'INHA
Actes de colloques et livres en ligne de l'Institut national d'histoire de l'art
De l'Orient à la mathématique de l'ornement. Jules Bourgoin (1838-1908)

Une saison damascène, 1874-1875

Maryse Bideault et Bassam Dayoub

Éditeur
Institut national d'histoire de l'art

Édition électronique
URL : http://inha.revues.org/7021
ISSN : 2108-6419

Édition imprimée
Date de publication : 1 octobre 2015
Pagination : 91-114
ISBN : 978-2-7084-0994-1

Référence électronique
Maryse Bideault et Bassam Dayoub, « Une saison damascène, 1874-1875 », in Maryse Bideault, Estelle Thibault et Mercedes Volait (dir.), *De l'Orient à la mathématique de l'ornement. Jules Bourgoin (1838-1908)*, Paris, A. et J. Picard (« Collection D'une rive l'autre ») , 2015 [En ligne], mis en ligne le , consulté le 06 octobre 2017. URL : http://inha.revues.org/7021

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2017.

Tous droits réservés

Une saison damascène, 1874-1875

Maryse Bideault et Bassam Dayoub

1 Aussitôt rentré d'Égypte en octobre 1866, Jules Bourgoin avait fait demander auprès du ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, par l'intermédiaire d'Eugène Viollet-le-Duc, une nouvelle mission au Proche-Orient, destinée à combler les lacunes de la documentation graphique rapportée[1]. La demande avait été réitérée en novembre 1869, exprimant le désir de Bourgoin d'être envoyé plus précisément à Damas pour compléter l'ensemble de documents sur les arts de l'Orient qu'il avait déjà rassemblés et qui avaient servi à l'élaboration de son premier grand ouvrage, *Les Arts arabes* (1868-1873) dans lequel Damas ne figure pas. Mais l'état des fonds du ministère n'avait pas rendu cette mission possible, d'autant que le même service avait souscrit à la publication alors en cours des *Arts arabes*. Ce n'est qu'à sa troisième requête que Bourgoin obtient finalement une mission pour se rendre à Damas.

2 Il est vrai que depuis son retour Bourgoin s'était attelé à la réalisation de deux projets éditoriaux. Le premier, les *Arts arabes*, était nourri des relevés et observations faits sur le terrain – l'Égypte et la Palestine – durant les années 1863-1866 ; le second, la *Théorie de l'ornement* (1873), plus abstrait, plus discursif mais aussi plus modeste du point de vue de l'élaboration, qui substitue aux grandes planches gravées sur acier et d'autres imprimées en chromolithographie, des planches en noir et blanc en taille-douce, offrait un spectre élargi des sources tant occidentales qu'orientales et extrême-orientales dont les modèles avaient été à la fois recueillis sur place mais aussi au travers d'expositions qui se succédaient alors à Paris. Les vitrines lui avaient fourni, entre autres, des exemples pris sur des céramiques, verreries, bronzes, textiles hispano-arabes, syro-arabes, byzantins mais aussi occidentaux – il est ainsi vraisemblable que l'incrustation d'une poterie d'Oiron de la figure 1 de la planche 17 de la *Théorie de l'ornement* consacrée aux répartitions, est liée à la splendide aiguière dite Faïence de Henri II tirée de la collection d'Alphonse de Rothschild qui est exposée dans la Galerie du travail à l'Exposition universelle de 1867 à Paris.

3 Les planches de la *Théorie* convoquent à trois reprises, ce qui est peu, des exemples pris dans des œuvres damascènes, essentiellement des dalles ciselées. Parce que ce type

d'œuvres, plutôt monumentales, ne se trouvaient pas dans les collections particulières parisiennes, on peut raisonnablement penser que Bourgoin les a vues *in situ*. Ce qui viendrait confirmer ce qu'il écrit brièvement dans une demande de mission, comme quoi il est passé à Damas avant de revenir en France en octobre 1866 mais que ce séjour a été trop bref pour qu'il puisse y étudier, comme il l'avait fait au Caire, les monuments de l'art arabe.

4 Le 29 décembre 1873, alors que la *Théorie de l'ornement* vient d'être publiée, Bourgoin sollicite du ministre de l'Instruction publique une « mission archéologique en Orient, qui aurait pour objet d'achever, dans un court délai, le relevé complet de la grande Mosquée de Damas[2] ». La mention « archéologique » surprend car Bourgoin n'est archéologue ni dans sa pratique ni dans son approche. Il semble qu'il emploie là une figure de style qui ferait passer plus aisément cette demande auprès d'une commission composée essentiellement d'historiens et d'archéologues.

5 La demande est appuyée par deux personnages influents, Eugène Guillaume, alors directeur de l'École des beaux-arts, et Ernest Renan, philologue et historien qui avait voyagé en Orient en 1860 tout d'abord, puis en 1865, et particulièrement en Syrie sur les traces de saint Paul[3]. Si la première recommandation est convenue et évoque « [...] Mr Bourgoin dont les études, au point de vue de la philosophie et de l'histoire des arts, ont une si haute importance », celle de Renan est davantage précise : « La mosquée de Damas (ancienne basilique de St Jean Baptiste) est un des édifices les plus curieux du monde. M. Bourgoin est parfaitement désigné pour la relever. Quelques maisons de Damas, derniers restes d'une splendeur qui disparaît chaque jour, devraient aussi être relevées[4]. » C'est à Charles Schefer, directeur de l'École des langues orientales qui avait séjourné à Damas à deux reprises[5], qu'il revient en janvier 1874 d'en être le rapporteur. La mission qui est finalement accordée le 2 juillet 1874, s'accompagne de recommandations sur ce qui doit être relevé en particulier, aussi bien dans la mosquée des Omeyyades – relever les mosaïques, les inscriptions grecques et arabes, estamper les décrets des sultans gravés sur les colonnes intérieures ainsi que les portes en bronze – que dans d'autres édifices anciens de la ville (« Bien que Damas ait été incendié par Tamerlan au commencement du quinzième siècle, de nombreux monuments n'ont pas subi l'atteinte du feu ; je signalerai entre autres le tombeau de Nour-Eddin, celui du Sultan Bibars et les mosquées de Hogha et celle bien que plus moderne de Sinanieh etc. ; enfin, dans le quartier de Salahieh, celle de Mouhy-Eddin-Arabi si on vous accorde l'autorisation d'y pénétrer[6] ») ou encore les inscriptions rupestres visibles dans les environs de la ville, à savoir sur le rocher al-Minshar à al-Rabwa à l'ouest de Damas.

6 Dans un autre document en date du 23 juin 1874[7], Schefer note les sources à consulter : « Les voyageurs anciens ne donnent aucun détail sur la mosquée des Omniades [*sic*] où nul chrétien ne pouvait pénétrer. Les auteurs orientaux peuvent être consultés avec fruit. Il existe à la bibliothèque de la Grande mosquée un exemplaire de l'histoire de Damas par Ibn-Assakir qui s'étend longuement sur l'histoire de la mosquée et sur les réparations qui y ont été faites. M. Quatremère a écrit sur ce sujet un mémoire intéressant inséré dans l'appendice de la première partie du tome second de son Histoire des Sultans Mamelouks. Différents auteurs arabes ont abrégé l'histoire d'Ibn-Assakir ; le plus répandu est celui qui a pour titre Fadaïlech-Cham par le Cheikh el Bosry. Ce livre peut se trouver facilement à Damas. Enfin, Monsieur Von Kremer a inséré en 1854 et 1855 dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Vienne deux mémoires sur la topographie et les monuments

de Damas. L'ouvrage de Monsieur Porter intitulé *Five years in Damascus* renferme des détails qui peuvent être mis à profit.[8] »

7 Il n'est pas certain que les recommandations de Schefer rencontrent les intentions cachées de Bourgoin. Car enfin, il tient à compléter sa documentation sur les arts d'Orient, entendons les arts de l'Islam, mais de la manière qu'il l'a faite au Caire et en Grande Syrie entre 1863 et 1866, manière que révèlent ses nombreux carnets de dessins. D'autre part, sans formation d'historien ni de philologue, ne lisant vraisemblablement pas l'arabe (et d'ailleurs, connaissait-il l'allemand qui lui eût permis de lire l'ouvrage de Kremer ?), il lui était impossible de consulter deux des ouvrages mentionnés.

8 Lorsque Bourgoin part pour Damas, Schefer a entrepris des démarches pour assurer les recommandations du voyageur : il a pris des contacts avec Charles-Jean-Melchior de Vogüé, alors ambassadeur à Constantinople, et fait demander à la Porte des lettres vizirielles pour le gouverneur général de la Syrie et pour les principales autorités de Damas afin que Bourgoin trouve la protection et les facilités dont il aura besoin pour ses études. D'un autre côté, le ministère de l'Instruction publique adresse une lettre au supérieur général des lazaristes de Paris, lui demandant de recommander le voyageur aux prêtres de la congrégation qui se trouvent en Syrie et qui sont, depuis plusieurs décennies, dans leur couvent de Damas, la providence des voyageurs.

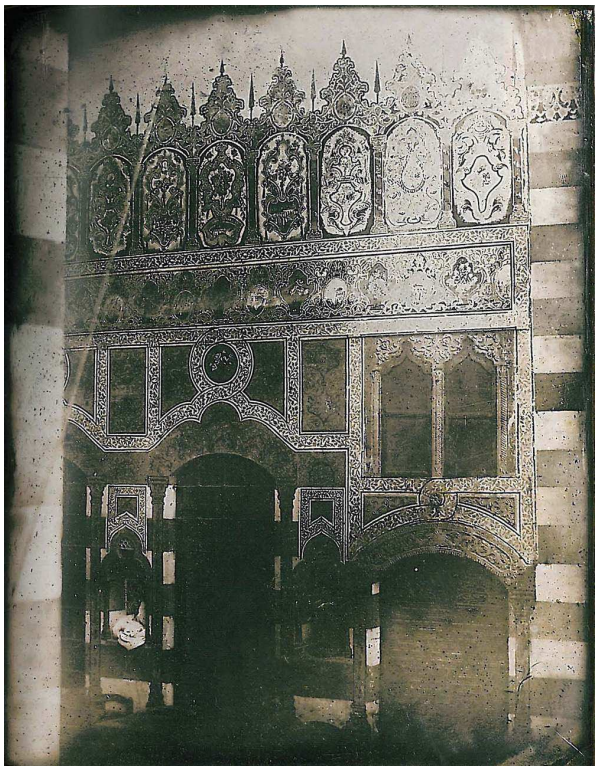
9 Bourgoin est à Damas le 12 septembre 1874 comme il l'écrit à Oscar de Watteville, alors directeur de la Division des sciences et lettres au ministère de l'Instruction publique[9]. On en sait un tout petit peu plus sur les conditions matérielles du séjour de Bourgoin à Damas que sur celles du séjour à Alexandrie et au Caire en 1863-1866. Il est vraisemblable qu'il demeure quelque temps auprès des lazaristes, mais, durant trois mois de 1875, il prend pension dans ce qui est l'hôtellerie la plus appréciée des Occidentaux, celle qui est citée par tous les voyageurs et par les guides touristiques, à savoir l'hôtel de Palmyre, très bien situé dans le quartier turc, à proximité de l'arrivée des messageries sur la route reliant Beyrouth et Damas, et tenu par un ancien *drogman* d'origine grecque du nom de Dimitri Kara, un « diable d'hôtelier, vêtu à l'orientale, grave comme un pacha et fier comme Artaban, [qui] s'accapare de nous et nous conduit à son auberge, située près de là dans le faubourg Salahiyéh[10] ».

10 Deux preuves subsistent de ce séjour prolongé à l'hôtel de Palmyre : le projet de Bourgoin d'inclure la maison de Dimitri Kara dans son ouvrage sur les maisons de Damas ; mais aussi, moins flatteuse, la traite que la veuve de l'hôtelier présente au ministère de l'Instruction publique le 12 juillet 1878, correspondant à une dette de 1 000 F pour frais de séjour impayés[11].

11 Cette demeure, transformée en hôtel, est décrite dans tous les récits de voyage comme étant à l'origine celle d'un riche négociant damascène. Fernand de Schickler parle de l'hôtel tenu par un Grec installé dans la maison qu'occupa il y a quelque vingt ans, c'est-à-dire dans les années 1838-1840, Ibrahim pacha, le fils aîné de Mehemet Ali, vainqueur des Turcs devenu gouverneur de Syrie : « La chambre où j'écris est encore restée pure de ces innovations ; le fond de la pièce est élevé sur une estrade dallée de marbre, les murs sont alternativement sculptés en bois et en pierre ; le plafond, de poutres entrecroisées, est couvert de peintures, fleurs et arabesques. D'un côté, mes fenêtres, formant l'ogive mauresque, donnent sur la salle du divan ; de l'autre côté, sur la cour, elles sont abritées par des touffes de jasmin et par de beaux myrtes en arbre[12]. » Il en existe quelques témoignages visuels : les plus anciens sont les trois daguerréotypes de Joseph-Philibert Girault de Prangey datant de 1844[13], dont seuls deux sont légendés « Hôtel Palmyre », ce

qui permet d'en identifier un troisième comme une vue d'une des grandes pièces de cette demeure[14] (fig. 1) ; selon Badr el-Hage[15], l'hôtel fut dessiné en 1850 par un peintre orientaliste mineur, Charles Muller-Soehme ; enfin, une photographie plus tardive, signée du photographe damascène Suleiman Hakim, fait voir la belle cour intérieure animée de l'hôtel Dimitri[16].

1. Joseph-Philibert Girault de Prangey, *Hôtel de Palmyre*, Damas.



Source : Collection particulière.

12 Nous le savons par une lettre autographe, Bourgoin n'est pas resté à Damas durant les onze mois de mission accordés. En effet, surpris, écrit-il, par la rudesse exceptionnelle de l'hiver, il décide, en en avertissant les autorités françaises, de partir sous le climat plus clément du Caire en janvier 1875, prévoyant de passer deux mois en Égypte et à Jérusalem – en fait, il demeurera absent de Damas trois mois – ; en outre, selon ses propres dires, deux mois de maladie (juin et juillet 1875) vont l'empêcher d'accomplir certaines des tâches demandées. Il écrit toutefois à Oscar de Watteville, dans une lettre non datée :

> J'ose vous affirmer, Monsieur le Directeur, que vous serez satisfait, et qu'il y aura dorénavant en France, une série bien complète de documents sur l'Art arabe, et en particulier sur la ville de Damas. [...] En fait, j'ai déjà accumulé une telle quantité de dessins qu'il m'est bien permis de croire que je laisserai peu à faire après moi. Veuillez excuser, Monsieur le Directeur, ce monument de vanité et faites moi l'honneur, je vous prie, de croire simplement que je fais mon devoir et par zèle pour la quantité et par goût pour la qualité. Jusqu'à présent, j'ai travaillé avec une intensité un peu exclusive (il y a tant de choses à recueillir et j'ai si peu de temps devant moi) et sans m'arrêter pour me recueillir, et vous informer, Monsieur le Directeur, de l'état de mes travaux.[17]

13 En réalité, les travaux menés par Bourgoin à Damas ne rencontreront pas l'assentiment des savants qui avaient appuyé sa mission. En effet, Schefer, dans un rapport en date du

12 mars 1875, insiste pour faire savoir que « Bourgoin devra tout d'abord s'attacher à remplir exactement les instructions qui lui ont été données et il devra faire connaître le résultat de ses travaux, le Département de l'Instruction publique ne pouvant consentir à une prolongation de sa mission que si elle est justifiée par des résultats sérieux[18] ». En fait, comme cela était prévisible, Bourgoin ne recueillera pas les estampages des inscriptions de la grande mosquée des Omeyyades pas plus qu'il ne fera le relevé des alentours de l'édifice, ce qui eût été du plus grand intérêt historique et archéologique parce que le plan publié dans l'ouvrage de Porter ne figure pas ces constructions adventices. Bourgoin fait d'ailleurs remarquer qu'il n'a pas pu entrer dans ces maisons arabes qui serrent de près l'édifice mais que peut-être cela n'aurait rien apporté car « c'est un fait assez étrange que le peu de traces qui sont restées ici de l'antiquité[19] ».

La moisson de dessins à Damas

14 Dès son arrivée, Bourgoin arpente la ville pour reconnaître et examiner les monuments qu'il aura à relever pour répondre aux instructions reçues[20]. Il dit avoir obtenu toutes les facilités pour pénétrer partout et estamper aussi bien que dessiner, prendre les mesures. Toutefois, il note que « beaucoup de monuments s'écroulent ou sont dénaturés par des réparations malencontreuses des particuliers et du gouvernement. La grande mosquée vient d'être badigeonnée et beaucoup de mosaïques ont disparu. Il est donc urgent de dessiner toutes ces choses pendant qu'il en est temps encore[21] » ou encore :

> [...] j'ai commencé à dessiner dans la grande mosquée les fragments de sculptures, d'inscriptions, de mosaïques... disséminées dans ce monument, sauf à mettre toutes les choses à leur place après le relevé définitif. Il y avait dans cette marche une nécessité malheureusement pressante : c'est que dans la restauration qui se poursuit actuellement, ces choses disparaissent pour être remplacées par un placage en marbre ou dérobées sous une forte couche de badigeon ; ainsi il m'est arrivé de dessiner un panneau de mosaïques qui deux jours plus tard était enlevé et détruit. [...] Je dessine d'ailleurs toutes les inscriptions et pour la plupart c'est le seul moyen de les transcrire[22].

15 Nous ne saurons jamais ce que Bourgoin a vraiment dessiné de la mosquée des Omeyyades même s'il écrit dans un rapport adressé au ministère « J'ai relevé le plan de cette mosquée et tous les détails qui tapissent les murailles de cet édifice. [...] Je crois en somme que je n'ai rien négligé d'essentiel ou d'intéressant[23]. » Le corpus graphique aujourd'hui connu, éclaté entre l'École nationale des beaux-arts et le fonds d'archives Bourgoin à l'Institut national d'histoire de l'art, ne livre que 23 dessins, dans des états très divers d'élaboration, qui puissent être mis en relation avec la grande mosquée. C'est peu, en tout cas insuffisant, pour constituer la matière d'une publication envisagée sur l'édifice, même s'il était prévu qu'elle fut augmentée d'une étude des autres monuments importants de la ville.

16 En décembre 1874, il se permet d'écrire au ministre de l'Instruction publique pour exposer la manière dont il comprend l'exécution de la mission qui lui est confiée et dicte son propre programme : « J'attaque d'emblée le relevé de tout Damas en dessinant tout ce qui peut être dessiné, c'est-à-dire les mosquées et leurs minarets, les écoles et les tombeaux, puis les maisons et leurs fontaines[24]. »

17 Disons-le de suite : parce qu'aucune des publications envisagées sur Damas n'a vu le jour mais que des relevés faits sur place ont été utilisés dans deux ouvrages, les *Éléments de l'art arabe* publié en 1879 (6 planches) et le *Précis de l'art arabe* publié en livraisons entre 1889 et

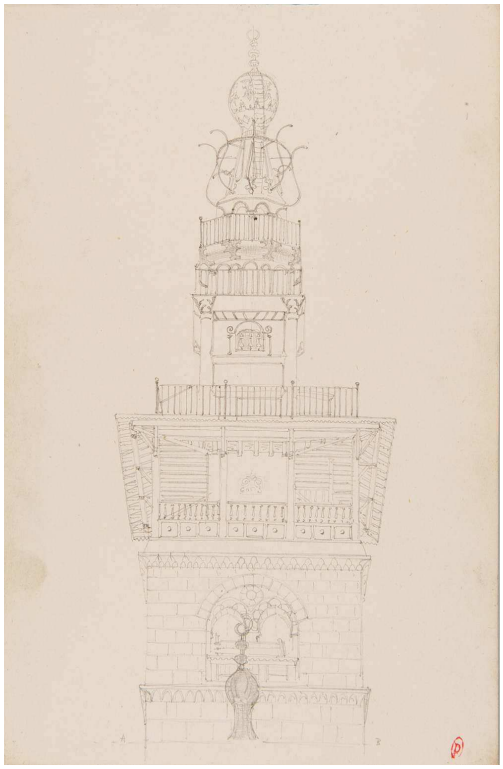
1892 (36 planches), on en est réduit à des conjectures sur la quantité de relevés faits à Damas. Le corpus de dessins originaux est plutôt difficile à quantifier, la raison majeure en étant l'absence de légendes ou d'annotations.

18 Si Bourgoin n'abandonne pas encore l'usage du carnet, c'est au cours de cette mission qu'il se met à dessiner sur des feuilles volantes d'un papier légèrement satiné, aujourd'hui jauni, d'un format plus carré et plus grand que celui des carnets précédemment utilisés. Parallèlement, et vraisemblablement parce qu'il est à cours de papier, il achète sur place, chez le papetier Aboucharab (présence du timbre du fournisseur), un papier rustique assez foncé, sur lequel le crayon marque difficilement, ce qui rend les relevés difficiles à lire.

19 On peut évaluer le corpus graphique damascène à quelque 160 dessins conservés, certains avec rehauts d'aquarelle, d'autres étant des planches plus travaillées destinées à la réalisation des publications. Tout laisse penser que le nombre des dessins consacrés à Damas était bien supérieur à ce qui subsiste et la perte de ces dessins est très dommageable car la ville a été moins représentée que Le Caire, le manque se faisant surtout sentir en ce qui concerne les édifices historiques de la ville que Bourgoin dit avoir dessinés.

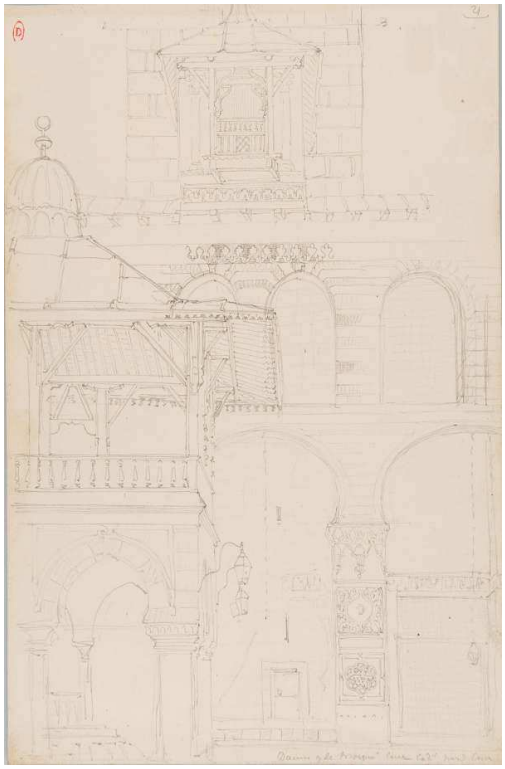
20 Au nombre de ceux-ci, la grande mosquée des Omeyyades devait être au centre de l'attention du dessinateur. Il en demeure quelques relevés, qu'il s'agisse des minarets comme celui de la Fiancée vu dans sa totalité (fig. 2), d'une vue de la cour intérieure avec le bassin des ablutions (fig. 3), des vestiges de l'ancien temple de Jupiter damascène, mais aussi des claires-voies en plâtre ou bois (fig. 4), des panneaux de mosaïque insérés dans les piliers quadrangulaires des portiques de la cour. Bourgoin dessine la mosquée avant l'incendie destructeur de 1893, tout comme l'architecte britannique Richard Phené Spiers qui se trouve à Damas, puis au Caire, en 1866. Là où Bourgoin poursuit sa collecte d'éléments de détails – entrelacs, arabesques, réseaux, stalactictes –, Spiers dessine les intérieurs des édifices de Damas avec un grand souci d'exactitude et une palette colorée[25].

2. Jules Bourgoin, Mosquée des Omeyyades, minaret de la Fiancée, Damas.



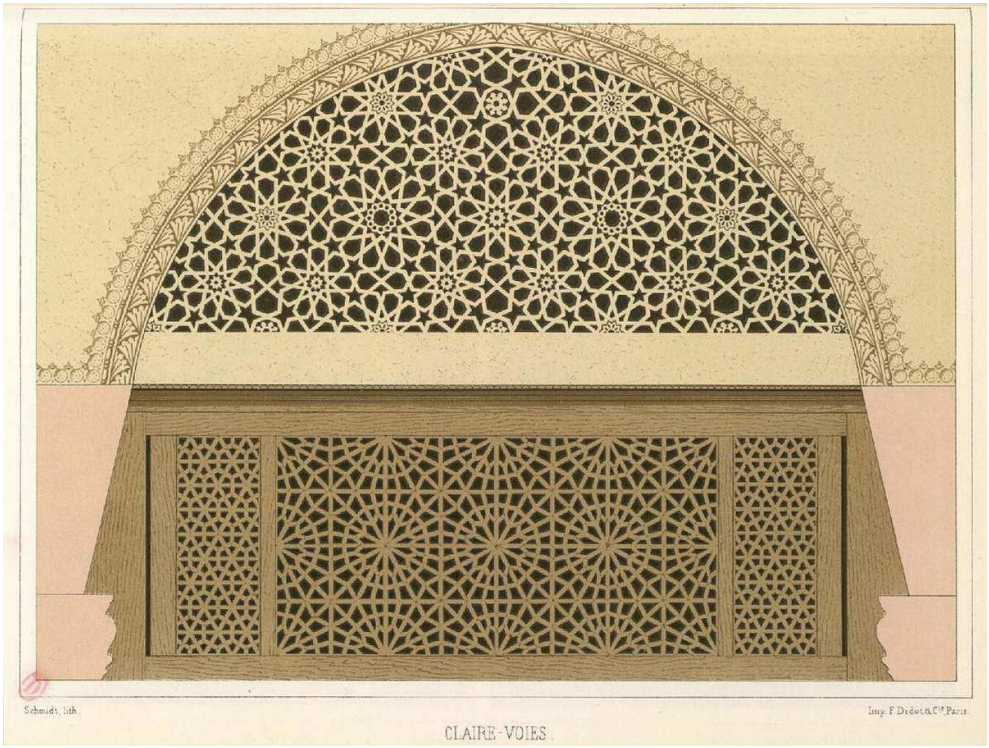
Source : Paris (France), Bibliothèque l'Institut national d'histoire de l'art, collections Jacques Doucet, Arch. 67, 13, 1.

3. Jules Bourgoin, Mosquée des Omeyyades, cour intérieure avec le bassin des ablutions, Damas.



Source : Paris (France), Bibliothèque l'Institut national d'histoire de l'art, collections Jacques Doucet, Arch. 67, 13, 1.

4. Jules Bourgoin, *Claire-voies*, Mosquée des Omeyyades, Damas, pl. V des *Éléments de l'art arabe*, 1879.



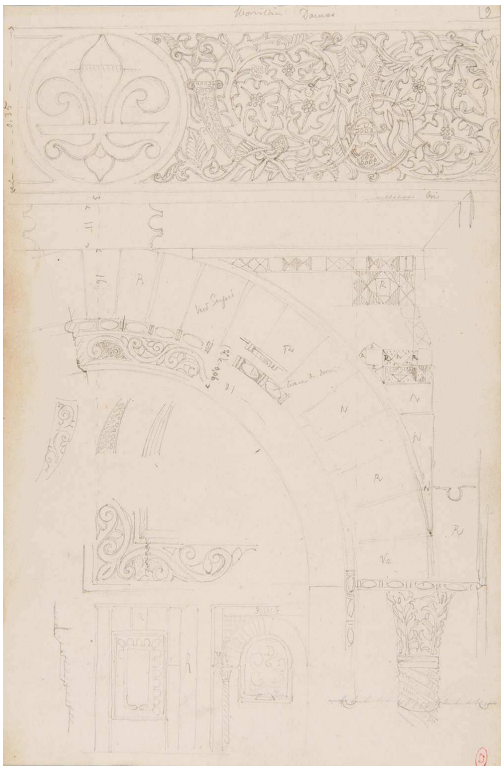
Source : Planche V des *Éléments de l'art arabe*, 1879.

21 Il convient de dire que le plan de la mosquée établi par Bourgoin[26] fait voir plusieurs éléments mal localisés, tels que la tombe de saint Jean-Baptiste (qabr Yahya), le mihrab des Hanafites (mihrab al-Hanafiyya), la grande coupole (*qubba* al-Nasr) et la coupole centrale de la cour. En même temps, ce plan est le seul qui montre la coupole construite par le gouverneur ottoman de la ville, Murad pacha, au XVI^e^ siècle[27], à l'ouest de la mosquée. De plus, il donne les mesures du minbar disparu dans l'incendie de 1891.

22 Dans ses recommandations, Schefer avait mentionné un certain nombre de monuments anciens que Bourgoin se devait de dessiner. Les œuvres graphiques conservées et certaines planches des ouvrages publiés après le séjour à Damas révèlent que Bourgoin a arpenté la ville, dans son centre historique et dans ses faubourgs. Ce ne sont pas tant les dessins conservés qui viennent documenter le travail de relevé accompli que les planches du *Précis de l'art arabe* qu'il a tirées de dessins aujourd'hui perdus. Il s'est intéressé aux structures des portails, en particulier les voûtes à stalactites, de plusieurs édifices (petites mosquées, tombeaux, *madrasas* ou *maristan* – hôpital – comme celui de Nur al Din[28]) (fig. 5 et 6) intra-muros comme dans les faubourgs d'al-Salihiyya au nord et du Midan qui s'étend vers le sud. Plus encore qu'au Caire où il avait recours, pour légender ses dessins et pour peu qu'il le fît, à l'index de la *Description de la ville et de la citadelle du Kaire* de la monumentale *Description de l'Égypte,* Bourgoin titre très peu, et mal, les dessins faits à Damas. Les toponymes donnés dans les explications des planches du *Précis de l'art arabe* sont souvent étranges sinon erronés : ainsi quand il légende le portail de la planche 42 comme celui de la mosquée Toby du XIII^e^ siècle, à savoir la mosquée d'al-Tawba, fondée en 1231-1332, il est dans l'erreur puisqu'il s'agit du portail ouest de la mosquée Yalbugha (1347) sise sur le côté nord de l'actuelle place al-Marja et qui a été détruite en 1975 ; en

d'autres occasions, comme au Caire, il emploie les toponymes vulgaires donnés aux édifices comme dans le cas de la mosquée funéraire Ka 'at el-Oula, au faubourg du Midan, dont il illustre le grand panneau d'intarsie de calcaire, marbre et faïence surmontant l'entrée : il s'agit en réalité du nom donné alors à la turba al-Rashidiyya (1366-1367), le même qui est employé par Kremer. Bourgoin dessine plusieurs monuments le long du Midan, comme la « mosquée er-Rifâ 'i », en l'occurrence la turba al-Taynabiyya (mausolée fondé par le gouverneur mamelouk de Damas Sayf al-Din Tanyabak ou Tanam b. 'Abd Allah al-Hasani al-Zahiri en 797/1394-1395) dont il relève le panneau en pierre calcaire incrusté de marbres blanc, rouge et turquoise qui est placé au-dessus de la porte de la façade occidentale de l'édifice (fig. 7).

5. Jules Bourgoin, Portail de l'*iwan* sud du *maristan* de Nur al-Din, Damas.

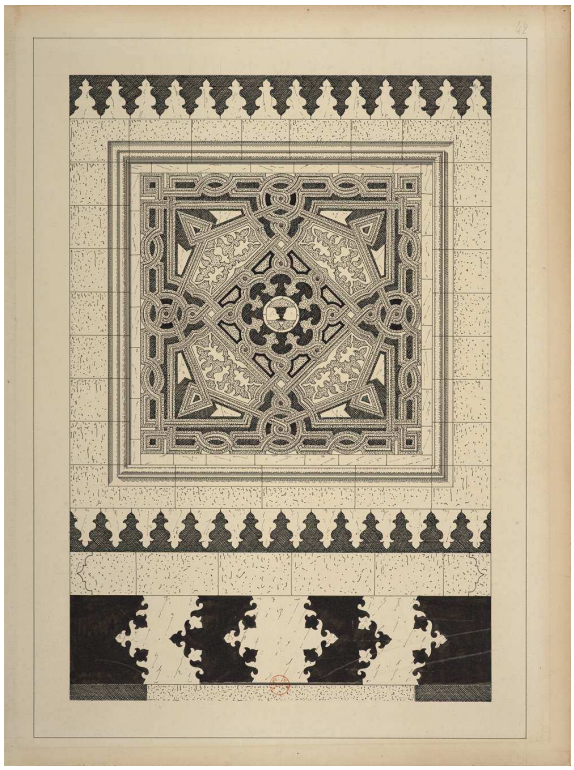


Source : Paris (France), Bibliothèque l'Institut national d'histoire de l'art, collections Jacques Doucet, Arch. 67, 13, 1.

6. Jules Bourgoin, Portail de l'*iwan* sud du *maristan* de Nur al-Din, Damas.

Source : Paris (France), Bibliothèque l'Institut national d'histoire de l'art, collections Jacques Doucet, Arch. 67, 13, 1.

7. Jules Bourgoin, Panneau surmontant l'entrée de la *turba* al-Taynabiyya, Damas, pl. 29 de la série Les Applications du *Précis de l'art arabe*, 1889-1892.



23 Les dessins faits sur place, de même que les planches publiées dans le *Précis de l'art arabe*, révèlent la prédilection de Bourgoin pour les structures des portails monumentaux et la complexité des *muqarnas* et stalactites des conques surmontant les entrées des édifices dont il dessine les projections au sol. Mais il accorde également son attention aux boiseries travaillées, non plus les bois tournés qui caractérisent les moucharabiehs alexandrins ou cairotes mais plutôt les claires-voies ou claustras – celles de la grande mosquée, la *maqsura* (espace séparé pour le prince) de la mosquée de Bab al-Musalla datant de 1104-1105[29] et aujourd'hui conservée au musée national de Damas ou encore des loggias comme celle du XVI^e^ siècle dont on sait, grâce à une photographie ancienne[30] qu'elle était jadis en place à l'entrée est de la *madrasa* al-Shadhbikiyya dans le quartier al-Qanawat à l'ouest de la ville.

24 Encore une fois, on ne peut que regretter la perte d'un certain nombre de dessins et relevés exécutés par Bourgoin à Damas car ce corpus graphique eût enrichi la connaissance du patrimoine architectural et artistique de la ville, aujourd'hui souvent disparu.

Les maisons de Damas

25 Ernest Renan, qui avait soutenu la demande de mission de Bourgoin à Damas, l'avait suggéré : il demeurait à Damas des maisons qui mériteraient d'être relevées car elles disparaissaient peu à peu. Bourgoin semble ne pas avoir oublié cette recommandation puisqu'il va consacrer une grande partie de son séjour à dessiner les riches décors intérieurs de plusieurs demeures au point qu'il projettera un ouvrage consacré aux

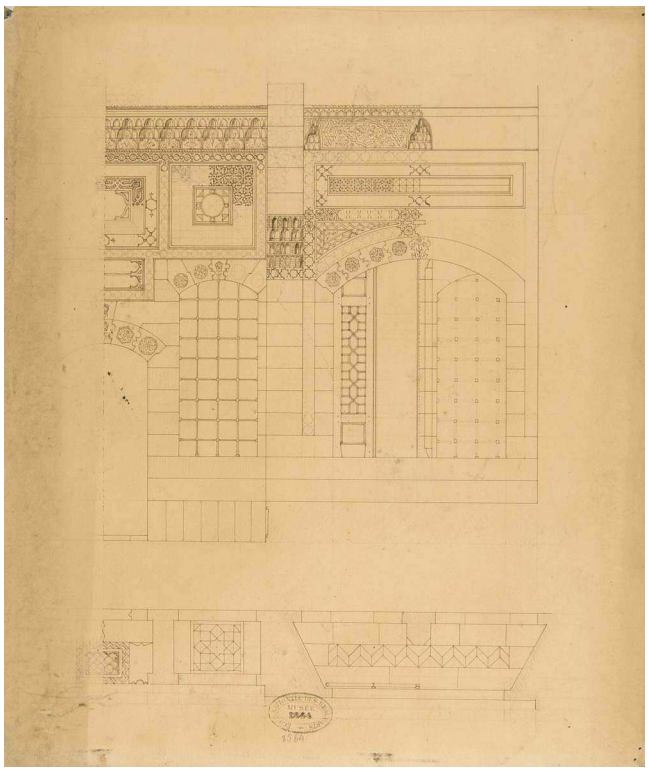
maisons et aux fontaines de Damas. Au déplaisir de Charles Schefer qui souligne dans le rapport fait le 20 mars 1875 devant la Commission des missions : « Bourgoin préfère les maisons et les fontaines, où il est pourtant facile d'entrer alors que pour le reste il a fallu des autorisations dont il faut profiter[31]. »

26 Comme tous les voyageurs du XIX^e^ siècle, Bourgoin ne peut qu'avoir été séduit par la beauté et la richesse des intérieurs damascènes éclatants de couleurs, de matériaux variés et riches, d'autant que le contraste était étonnant entre l'extérieur et l'intérieur. Les descriptions s'accordent toutes sur la pauvreté des façades donnant sur des rues étroites. Ainsi Jean-Joseph-François Poujoulat peut écrire en 1830 :

> Les maisons et les palais de Damas, construits moitié en pierre, moitié en brique, n'offrent à l'extérieur qu'une apparence mesquine et grossière ; toutes ces habitations sont revêtues de terre ou de boue blanchâtre, et vous diriez qu'elles ne renferment que des pauvres ; quand on pénètre dans leur intérieur, on est tout surpris de trouver des cours pavées en marbre blanc, des appartements décorés avec luxe, de riches divans cramoisis, des lambris dorés et peints à la manière orientale ; chaque maison a une cour, chaque cour a une fontaine et des arbres tels que des orangers, des grenadiers, des citronniers ou des cèdres... La porte d'entrée est étroite et basse ; on trouve d'abord un corridor obscur et tout juste assez large pour qu'un ou deux hommes puissent y marcher de front ; ce passage ténébreux semble devoir nous mener à une grotte ou à une étable ; mais voilà que s'offre à nous soudain une cour ouverte au ciel, ornée d'arbres et d'une fontaine, puis vous arrivez dans des salles semblables à de brillans sanctuaires. Les poutres qui soutiennent le toit des maisons sont toutes en bois de peupliers. Des ciselures, des frises sarrasines, des paysages avec des kiosques ou des mosquées, toutes sortes de vases de porcelaine encadrés dans des boiseries, différents ustensiles en argent, en cuivre ou en étain, tels sont les ornements qui décorent les murs intérieurs de l'appartement[32].

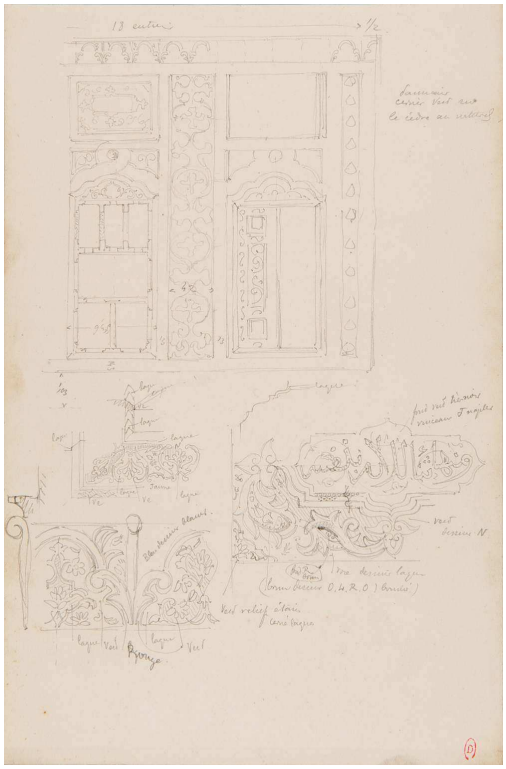
27 Si les descriptions littéraires abondent, les représentations visuelles de ces intérieurs sont beaucoup plus rares. Certes Adrien Dauzats dessine et peint, déjà en 1830, l'intérieur d'une maison dite de Nicolas Sekazan[33] ; Girault de Prangey photographie l'intérieur de l'hôtel de Palmyre, autre belle demeure ancienne, en 1844[34]. Mais c'est surtout le Britannique James Wild qui, lors d'un séjour à Damas après plusieurs années passées au Caire[35], au cours des années 1840, laisse le plus grand nombre de dessins et aquarelles des intérieurs damascènes[36]. Wild dessine divers détails mais c'est surtout dans les élévations et coupes qu'il excelle. Ses dessins sont d'un intérêt exceptionnel car Bourgoin, lui, s'exerce au relevé de l'infiniment petit. Nul doute que si l'ouvrage prévu sur les maisons de Damas était paru, Bourgoin nous eût livré des vues intérieures d'une grande précision qu'il aurait restituées grâce à sa méthode éprouvée de mise en place des éléments de détail dans une composition plus vaste (fig. 8 et 9). Lorsque Bourgoin se trouve à Damas, quelques photographes ont déjà pénétré dans plusieurs de ces maisons et en ont pris des clichés, tels Otto von Ostheim vers 1850-1860, Louis de Clercq ou Wilhelm Hammerschmidt entre 1859 et 1860 et vers 1876 les Bonfils[37]. Tous les récits rapportent l'impossibilité qu'il y a à visiter les maisons musulmanes tandis que les demeures chrétiennes et juives sont ouvertes aux étrangers. En ce qui concerne les maisons chrétiennes, une grande partie d'entre elles a disparu dans l'incendie de juillet 1860, toutes réduites à l'état de squelettes, ayant perdu la totalité de leur fragile décor de bois et de plâtre ou stuc doré et polychrome comme le montrent les photographies prises par Henri Sauvaire[38].

8. Jules Bourgoin, Élévation intérieure d'une maison, Damas.



Source : Paris (France), École nationale supérieure des beaux-arts, EBA 7901-0245.

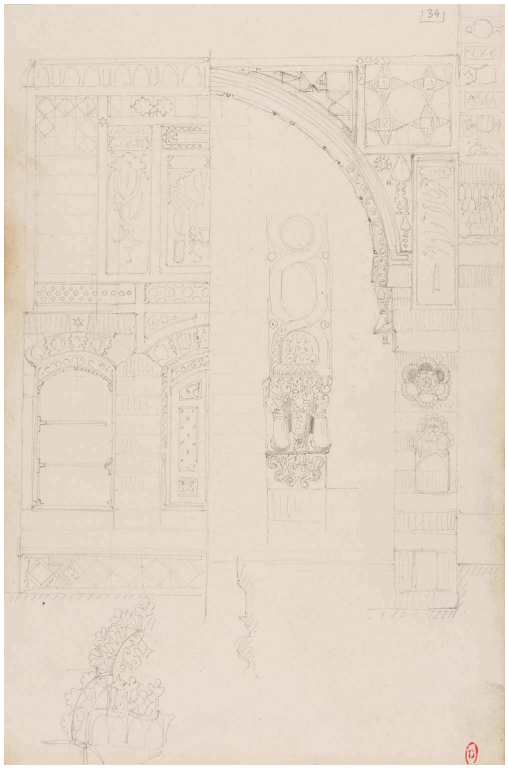
9. Jules Bourgoin, Élévation intérieure d'une maison, Damas.



Source : Paris (France), Bibliothèque l'Institut national d'histoire de l'art, collections Jacques Doucet, Arch. 67, 13, 1.

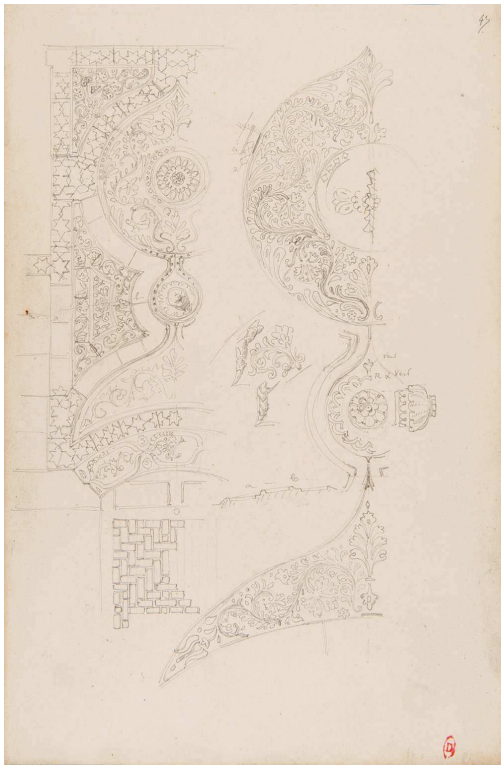
28 Outre les dessins réalisés par Bourgoin, il existe dans les papiers du fonds de l'INHA deux projets de sommaires d'un ouvrage sur les maisons de Damas qui nous renseignent sur les demeures visitées et dessinées. Certaines sont identifiables : ainsi, l'ancien consulat de France dont le salon, selon Léon Paul en 1865[39], était un vrai musée et le boudoir une merveille orientale ; l'hôtel Dimitri Kara, c'est-à-dire l'hôtel de Palmyre dont il a déjà été question, mais aussi un autre hôtel, celui tenu par le sieur Gigot, rival de Kara, demeure dont Richard Phené Spiers dessinera aussi le plan[40] ; la maison karhi, celle dite Farhi-Daddah qui subsiste toujours[41] (fig. 10), ou encore le consulat de Prusse, une des grandes demeures de Damas, maison construite pour Muhammad pacha al-'Azm au sud du *suq* al-Hamidiyya qui sera connue comme maison Lütticke du nom du négociant et banquier devenu consul d'Allemagne en 1893 qui y résidera et y accueillera tant de visiteurs[42]. On peut affirmer que cette demeure damascène est celle qui a été la mieux documentée par Bourgoin, non qu'il ait légendé ses dessins, mais l'existence de photochromes de l'extrême fin du XIX^e^ siècle[43] montrant l'intérieur de la *qa'a* (pièce de réception principale) et une des cours intérieures, ainsi que la sauvegarde d'une partie du décor monumental de cette pièce[44] au riche décor de stucs polychromés, de pâtes vitreuses, de plaques de marbre, de boiseries peintes (fig. 11) permet d'identifier la demeure dans un grand nombre de dessins, certains rehaussés d'aquarelle.

10. Jules Bourgoin, *Qa'a* de la maison al-'Azm / Lütticke, Damas.



Source : Paris (France), Bibliothèque l'Institut national d'histoire de l'art, collections Jacques Doucet, Arch. 67, 13, 1.

11. Jules Bourgoin, Décor surmontant une porte de la maison Fahri (Daddah), Damas.



Source : Paris (France), Bibliothèque l'Institut national d'histoire de l'art, collections Jacques Doucet, Arch. 67, 13, 1.

29 D'autres demeures sont impossibles à identifier : Bourgoin liste un salon juif sans plus de précisions, une maison d'Ali Bey, en fait celle que visite Léon Paul en 1864 et Ernest Renan en 1865, que décrit Isabel Burton dans son journal[45] et qui est une des très rares maisons à posséder un bain, une maison Hamady (connue sous ce nom par les légendes de planches du *Précis de l'art arabe*), d'autres au nom illisible.

30 Comme la plupart des voyageurs, Schickler déplore l'évolution du décor intérieur des demeures :

> Cependant, j'ai le regret de le dire, les anciennes habitations sont d'un goût plus délicat que les modernes ; on y trouve des colonnes plus finement sculptées et le grand salon prend toute la hauteur de la maison, formé de deux nefs se coupant à angle droit et éclairées par le haut. Les demeures modernes sont plus somptueuses, mais l'ornementation est d'un goût douteux, et l'on couvre les parois de peintures qui m'ont rappelé celles du sultan de Constantinople et des auberges de France. Ce sont des paysages impossibles, des vaisseaux à toutes voiles, imitations européennes fort maladroitement juxtaposées près des sévères mais élégantes arabesques musulmanes[46].

31 Mais il faut accorder à Bourgoin un œil exercé à l'authenticité du décor des maisons ottomanes. Il ne cède pas, comme les photographes qui multiplient dans les années 1860-1880 les vues des beaux salons, *iwans* ou cours des maisons les plus riches comme celles des familles Lisbona ou Stambouli, à « ce style de Constantinople, si l'on peut accorder le nom de style à l'imitation grossière et exagérée de tout ce que le mauvais goût a produit ailleurs de plus pertinent[47] ».

32 Pour son ouvrage projeté sur les maisons de Damas, Bourgoin avait prévu d'illustrer les plans des maisons et de leurs cours, de présenter des coupes, des relevés de façades, d'accorder un chapitre aux pavements – pavements bichromes noir et blanc ou alliant des marbres d'origines et de couleurs variées – ainsi qu'aux fontaines ou bassins des cours intérieures, mais aussi d'étudier les détails d'architecture et de décor, qu'il s'agisse des frises, compartiments, panneaux, bordures, carreaux en stuc coloré, ou encore des plafonds, à compartiments ou à solives apparentes, des détails de menuiserie de portes, fenêtres, lambris, divans, niches, balustrades, etc. Dans un premier temps, Bourgoin proposait d'illustrer son ouvrage de 100 planches en couleurs, avant de se limiter à 81, pour lesquelles il savait disposer des dessins préparatoires nécessaires à la mise au net.

33 Sur place, Bourgoin couvre ses feuillets de dessins au crayon, rendant avec perfection la finesse des éléments décoratifs qui font appel au végétal – abondent en effet les bouquets mêlant tulipes, lys, narcisses, œillets, etc., les branches de cyprès – ainsi que des panneaux plus géométriques, mais toujours colorés, qui ornent certaines demeures ou encore les médaillons qui tels des *bacini* dans les églises médiévales italiennes sont disposés au-dessus des arcs surbaissés des portes ou des niches (fig. 12). Mais surtout, il prend le temps de noter, dans un code qu'il a développé et qu'il maîtrise, les couleurs des éléments les plus infimes (fig. 13 et 14). Et la tâche est grande car les artisans damascènes sont passés maîtres dans l'usage de techniques autorisant les couleurs les plus vives et les plus raffinées qu'il s'agisse du marbre peint, de l'*ablaq* qui fait alterner des assises claires et sombres, de la *scagliola* selon la technique d'intarsie de stucs colorés développée en Italie au cours du XVII^e^ siècle ou de l'*ajami*, une sorte de pastillage composé de gypse moulu et de colle animale revêtu de feuilles de métaux variés, de glaçures colorées et transparentes ou de peinture mate en des coloris vibrants[48].

12. Jules Bourgoin, *Partie de la frise intérieure d'une maison, Damas*, pl. 32 et 33 de la série Les Applications du *Précis de l'art arabe*, [1889]-1892.

13. Jules Bourgoin, Fragment de décor d'une maison, Damas.

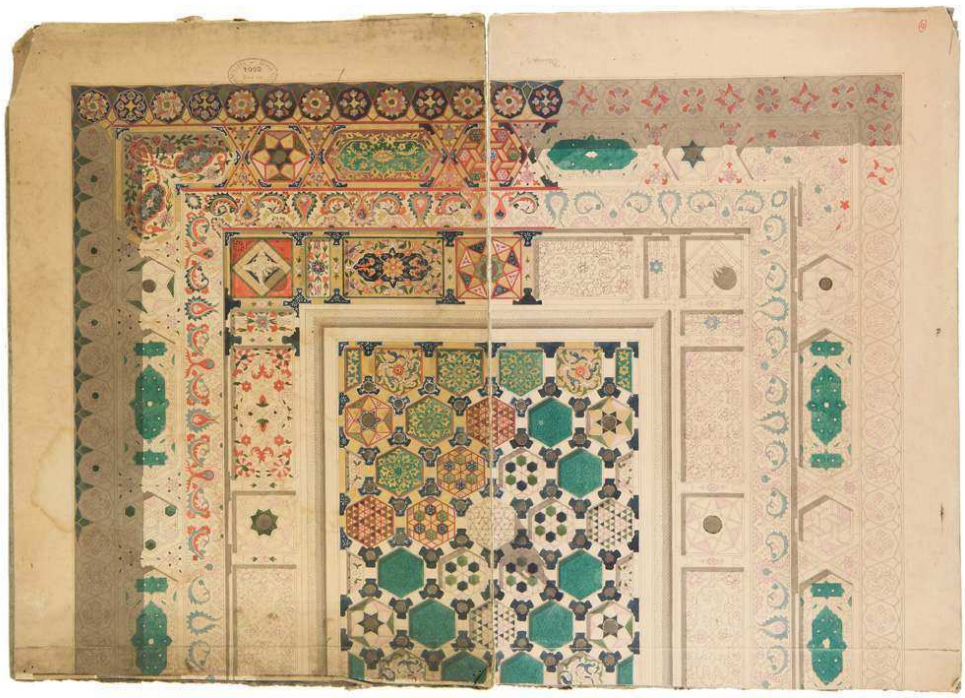
Source : Paris (France), École nationale supérieure des beaux-arts, EBA 7901-0236.

14. Jules Bourgoin, Fragment de décor d'une maison avec bouquet et ornements végétaux, Damas.

Source : Paris (France), Bibliothèque l'Institut national d'histoire de l'art, collections Jacques Doucet, Arch. 67, 13, 1.

34 Les plafonds des demeures damascènes constituent un autre attrait pour le dessinateur. Déjà séduit lors de son séjour entre 1863 et 1866 par les plafonds du Caire qui avaient fourni des planches colorées aux *Arts arabes*, Bourgoin observe et dessine divers plafonds à caissons ou solives apparentes qui mêlent aux motifs géométriques des ornements végétaux toujours plus variés, propres au répertoire décoratif ottoman, le tout éclatant de couleurs (fig. 15). Mais il examine aussi de très près le système constructif complexe de ces plafonds de bois ainsi que les stalactites de corniche ou des consoles d'angle qui supportent la structure. L'ingéniosité technique et la qualité de ces plafonds le poussent, comme il l'écrit au ministère, à en acquérir un « pour le démonter et en comprendre les mécanismes de construction, d'imbrication des éléments, tenons et mortaises[49] ». Nul doute que ces observations faites à Damas l'aient poussé, dans les années 1880-1884 au Caire, à regarder d'un œil plus exercé et plus attentif les plafonds des édifices religieux et privés de la ville dont les relevés serviront de modèles à de nombreuses planches dans le *Précis de l'art arabe*.

15. Photomontage de deux aquarelles de Jules Bourgoin reconstituant le plafond d'une maison, Damas.



Source : Paris (France), École nationale supérieure des beaux-arts, EBA 7901-0235 et Paris (France), Bibliothèque l'Institut national d'histoire de l'art, collections Jacques Doucet, Arch. 67, 13, 3.

Jules Bourgoin « antiquaire »

> Dès que nous eûmes pris possession de nos lits et que nous eûmes, en tournant le dos du côté du plancher, regardé à notre aise les ornements et les belles arabesques du plafond, M. Lacaze s'écria : "Ah ! que ce plafond est admirable ! C'est une vraie antiquité du temps de Sélim I[er]. Je vais en emporter le modèle". Prenant au sérieux cette menace du chevalier, qui est un amateur passionné des beaux-arts, je m'attendais à être le lendemain témoin d'une scène rappelant l'enlèvement par Alexandre Dumas de la porte d'une boutique de Tunis. [...][50].

35 Cette anecdote du magistrat et écrivain brésilien Marcos Antônio de Macedo, alors à Damas et résidant à la « locanda » de Dimitri Kara qu'il décrit très précisément, pourrait parfaitement s'accorder à ce que nous savons d'une activité inattendue de Jules Bourgoin pendant sa mission à Damas, celle de pourvoyeur d'antiquités. Il est peu probable qu'il soit intervenu dans des transactions de ce type lors de son premier séjour en Égypte, mais à Damas, les choses sont mieux connues grâce à la correspondance de Bourgoin lui-même.

36 Il ne semble pas qu'il ait été chargé par une administration ou par un collectionneur privé de rechercher des pièces antiques à Damas, même si *a posteriori* Oscar de Watteville a eu le projet d'affecter un minimum de crédits aux érudits chargés de mission par le ministère de l'Instruction publique pour rechercher des pièces qui pourraient venir enrichir les musées nationaux[51].

37 On ne sait pas auprès de quels intermédiaires Bourgoin a acquis les antiquités qu'il propose à l'administration française. Est-ce auprès du « Père des antiquités », ou de son successeur, dont Schickler[52] décrit, savoureusement, l'antre des magasins situés près de

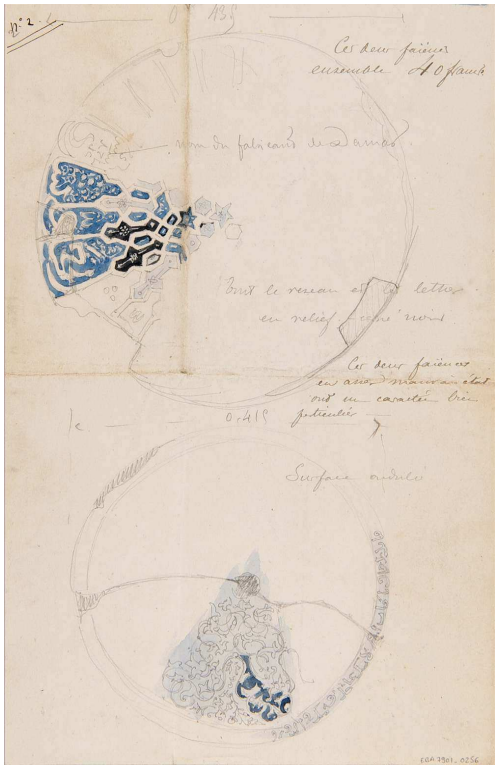
l'hôtel Dimitri où s'entassent quantité de pièces anciennes et objets qu'il propose aux voyageurs étrangers ? Là aussi, Bourgoin semble avoir acquis avec goût et discernement puisque Champfleury, alors chef des collections de la manufacture de porcelaine de Sèvres, écrira en 1875 ne pas avoir vu de pièces semblables à celles proposées par Bourgoin depuis au moins vingt ans[53].

38 Bourgoin fait l'acquisition de pièces céramiques et de verreries très rares et chères mais dont il se fait fort d'obtenir des bons prix et dont il réalise des dessins annotés qu'il adresse au ministère à Paris. En mai 1875, Champfleury choisira quatre pièces[54] (fig. 16 et 17) destinées aux collections de la manufacture de Sèvres auxquelles il ajoutera sept carreaux en septembre de la même année. À ces œuvres des arts du feu, Bourgoin ajoute trois plafonds sculptés et polychromés et un bassin de fontaine en marbre revêtu de mosaïques très fines dont il fait des dessins sommaires qu'il adresse à Paris tout en précisant qu'il a déjà des acheteurs pour ces pièces. Nous savons peu de chose sur le devenir de ces pièces davantage monumentales sinon que Bourgoin fait expédier de Damas[55], le 26 juillet 1875, des fardeaux et un ballot de boiseries, mais aussi que le musée du Louvre, contacté pour ces acquisitions, n'a pas donné suite en raison de l'état de ses fonds[56].

16. Jules Bourgoin, Céramique damascène.

Source : Paris (France), École nationale supérieure des beaux-arts, EBA 7901-0256.

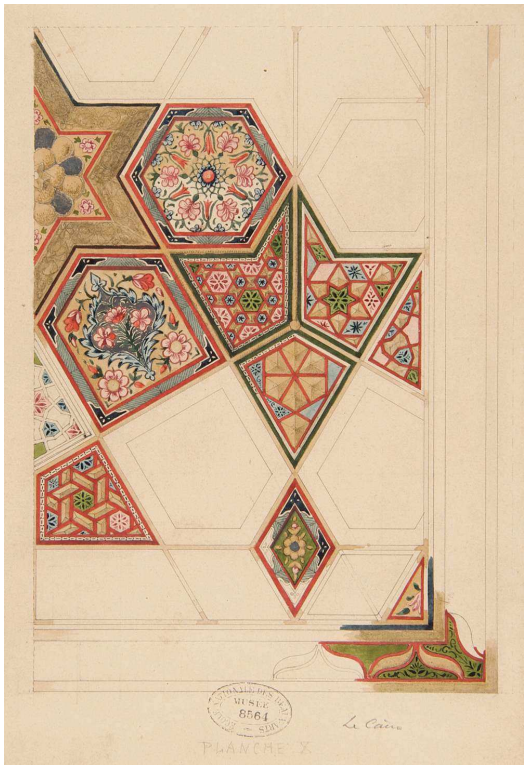
17. Jules Bourgoin, Céramiques damascènes.



Source : Paris (France), École nationale supérieure des beaux-arts, EBA 7901-0256v.

39 Un de ces plafonds a peut-être eu une destinée insoupçonnée. En effet, le petit croquis d'un plafond de 3,30 m sur 4,50 m, à solives apparentes et caissons peuplés de rinceaux et de bouquets d'un art excellent, « dont les dessins fleuris sont tout particuliers à Damas et n'ont point la sécheresse des dessins analogues du Caire », est celui qui figure à la planche X des *Éléments de l'art arabe* légendé *Plafond d'une maison de Damas (fin du XVIII^e siècle)* et dont le dessin préparatoire existe toujours (fig. 18) mais annoté *Le Caire*[57]. Nous avons observé à plusieurs reprises que l'absence de légendes sur les dessins au moment de leur exécution a souvent été, pour Bourgoin lui-même, source d'erreur et de confusion. Mais, dans le cas de cette pièce, il existe une photographie de Beniamino Facchinelli[58] conservée dans une collection particulière qui fait voir ce même plafond avec, au dos du cliché, une mention le localisant dans la demeure du comte Gaston de Saint-Maurice au Caire[59]. Cette pièce aurait-elle finalement été acquise par le collectionneur français installé au Caire, dont l'hôtel particulier[60], construit sur les plans de l'architecte Ambroise Baudry, abritait les trésors amassés ? On sait également que Saint-Maurice avait été en contact avec Bourgoin qui, en tant que mandataire du collectionneur, signe à Damas le 16 avril 1875 un contrat avec un menuisier syrien, un certain Al-Salih Ibn 'Ali Abu Lahaf[61], sans que l'on sache vraiment ce que celui-ci a réalisé dans la demeure cairote. Dans l'état actuel de nos connaissances, la question de ce plafond ne peut être résolue car il n'y en a aucune trace dans les photographies connues de l'intérieur de l'hôtel Saint-Maurice.

18. Jules Bourgoin, Plafond à caissons, Damas.



Source : Paris (France), École nationale supérieure des beaux-arts, EBA 7901-0337.

40 À ces antiquités qu'il réussit à négocier partiellement, il convient d'ajouter ce qui est sans prix aux yeux de Bourgoin, lui qui s'est toujours appuyé sur les objets « ouvrés par les artisans » pour fonder sa théorie, à savoir un ensemble de 150 modèles, ou épures, relatifs aux entrelacs et stalactites trouvés chez quelque ouvrier de Damas, dessins qu'il n'a toutefois pas pu acquérir mais dont il dit avoir fait tous les calques[62] et auxquels il ajoutera 50 autres modèles un peu plus tard. Ces calques qu'il vendra en 1892 aux Beaux-Arts n'ont pas été retrouvés mais leur trace subsiste dans les 190 planches présentant des canevas abstraits, classés par série, selon les figures géométriques qui les engendrent, dans les *Éléments de l'art arabe* publié en 1879 à la suite du séjour damascène.

41 Rentré en France en août 1875, Bourgoin, après avoir rendu compte de sa mission auprès du ministère de l'Instruction publique, non sans avoir réclamé des sommes d'argent qui lui auraient été dues, ce que les autorités contesteront, travaille à organiser et mettre au net le corpus d'œuvres graphiques rapporté de Damas. Quatre de ses aquarelles seront exposées dans une vitrine de la salle des Missions à l'Exposition universelle de 1878[63].

42 Si l'ouvrage projeté sur les maisons de Damas avait vu le jour, à condition que les coûts de fabrication n'aient pas réduit drastiquement le nombre de planches en couleurs prévues comme cela a souvent été le cas pour les publications de Bourgoin, il eût fait forte impression parce qu'il aurait révélé un art totalement méconnu que l'auteur n'aurait peut-être pas présenté, cette fois-ci, quelque peu égaré le long de promenades sans fin dans les allées des explications.

NOTES

1. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F[21] 2284 (2).

2. *Ibid*.

3. Jean GAULMIER, « Note sur le voyage de Renan en Syrie (1865) » *in Jean Gaulmier, un orientaliste : Recueil des textes publiés dans le Bulletin d'études orientales (1929-1972)*, Damas : Presses de l'Ifpo, 2006.

4. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F[17] 2941 (36), pièce n° 1.

5. Tout d'abord en 1844 après sa nomination comme *drogman* au consulat de Jérusalem, puis en 1860 comme porteur du grand cordon de la Légion d'honneur destiné à l'émir ʻAbd al-Qadir.

6. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F[17] 2941 (36), pièce n° 29 ter.

7. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F[17] 2941 (36), pièce n° 9 bis et 9 ter.

8. Ibn ʻASAKIR, *Tarikh Dimashq* [Histoire de Damas], en 80 volumes. *La description de Damas* d'Ibn ʻAsakir,... ; édition critique de Salah AL-DIN AL-MUNAJJID ; traduction de Nikita ELISSÉEF, Damas : Ifpo, Secrétariat général de Damas capitale arabe de la culture, 2008 (fac-sim. de l'éd. de Damas, Institut français de Damas, 1959). *Histoire des sultans mamlouks, de l'Égypte, écrite en arabe par Taki-Eddin-Ahmed-Makrizi*, traduite en français et accompagnée de notes philologiques par M. Quatremère, Paris : printed for the Oriental translation fund, 1837-1845. Ahmad b. Muhammad AL-BUSRAWI, *Tuhfat al-anamfifada'il al-Sham*, Le Caire : Dar al-Mutnabi, 1998 (contrairement à ce qu'écrit Schefer, il ne s'agit pas d'un abrégé de l'histoire d'Ibn ʻAsakir). Alfred VON KREMER, *Topographie von Dasmascus*, Vienne, 1855 (Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Bd. V. VI). L'auteur séjourne à Damas au cours des années 1849-1850 et 1851. Josias L. PORTER, *Five Years in Damascus, including an account of the history, topography, and antiquities of that city, with travels and researches in Palmyra, Lebanon and the Hauran*, Londres : J. Murray, 1855.

9. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F[17] 2941 (36), pièce n° 19.

10. Alfred BRUNEEL, *Notes et souvenirs (Allemagne, Hongrie, Orient, Italie, Suisse), 1867*, Gand : Impr. Vanderhaeghen, 1869, p. 120. Deux sources viennent confirmer l'identification de l'hôtel de Palmyre avec celui tenu par Dimitri Kara qui se trouvait extra-muros, près de l'entrée de la vieille ville, non loin du souk aux chevaux (*Suq* al-Khayl) : Charles DE PARDIEU, *Excursion en Orient : l'Égypte, le Mont Sinaï, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, le Liban*, Paris : Garnier Frères, 1851, p. 340 (« Enfin, à cinq heures, je mis pied à terre, devant l'hôtel de Palmyre ; car il y a aujourd'hui à Damas un hôtel, un hôtel franc dans une ville où les Francs, il y a peu de temps, n'osaient se montrer. Cet hôtel est tenu par un Grec nommé Dimitri. C'est une maison à la turque, assez belle. On entre dans la cour au milieu de laquelle est un bassin de marbre avec un jet d'eau. Toute la maison est couverte de peintures, d'arabesques, où les couleurs tranchantes dominent... ») ; Nikolai ADLERBERG, *En Orient. Impressions et réminiscences*, St-Pétersbourg, 1867, vol. 2, p. 272-273. Le premier hôtel mentionné à Damas en 1838-1839 appartient à Seïd-Ali « chancelier du consulat d'Angleterre » (voir Édouard BLONDEL, *Deux ans en Syrie et en Palestine (1838-1839)*, Paris : P. Dufart, 1840, p. 181).

11. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F[17] 2941 (36), pièce n° 42.

12. Fernand DE SCHICKLER, *En Orient : souvenirs de voyage, 1858-1861*, Paris : M. Lévy, 1863, p. 117.

13. Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Estampes et de la Photographie, Rés. EG3– 854 et Rés. EG3– 855.

14. *Important daguerreotypes by Joseph-Philibert Girault de Prangey from the archive of the artist : auction Tuesday 20 May 2003, London, King Street*, London, Christie's, 2003, lot 50, p. 74-75.

15. Badr EL-HAGE, *Des photographes à Damas, 1840-1918*, Paris : Marval, 2000, p. 13.

16. Los Angeles, Getty Research Institute, Ken and Jenny Jacobson Orientalist Photography Collection. URL: http://hdl.handle.net/10020/cat792249. Consulté le 6 mai 2014).

17. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F^{17} 2941 (36), pièce n° 21 bis.

18. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F^{17} 2941 (36), pièce n° 25.

19. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F^{17} 2941 (36), pièce n° 26.

20. Sur Damas, voir Karl WULZINGER et Carl WATZINGER, *Damaskus : die islamische Stadt*, Berlin : W. de Gruyter, 1924 ; Gérard DEGEORGE, *Damas : des origines aux Mamluks*, Paris : L'Harmattan, 1997 (Comprendre le Moyen-Orient) ; ID., *Damas : des Ottomans à nos jours*, Paris : L'Harmattan, 1994 (Comprendre le Moyen-Orient).

21. AN, F^{17} 2941 (36), pièce n° 19.

22. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F^{17} 2941 (36), pièce n° 21.

23. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F^{17} 2941 (36), pièce n° 31.

24. *Ibid.*

25. Des dessins et aquarelles de Richard Phené Spiers concernant Damas se trouvent aujourd'hui au Victoria and Albert Museum.

26. Le plan le plus complet est conservé dans le fonds Bourgoin de l'École nationale supérieure des beaux-arts, EBA 7901-0299.

27. Nu'man AL-QASAṬILI, *al-Rawdah al-ghanna' fi Dimashq al-fayha'*, Damas : Dar Ṭlas, 2004, p. 170.

28. Ernst HERZFELD, « Damascus : Studies in architecture », *Ars Islamica*, vol. 9, 1942, p. 1-53.

29. D'après la légende donnée par Bourgoin, cette *maqsura* entourait « le cénotaphe d'une koubbé de Damas XV^{e} siècle », ce qui prouve qu'elle ne se trouvait pas dans cette mosquée à son époque. Il est fort probable qu'elle a été déplacée dans cette mosquée après sa restauration en 1803, avant d'être finalement transférée au musée.

30. Badr EL-HAGE, *Des photographes à Damas...*, *op. cit* (note 15), p. 106.

31. AN, F^{17} 2941 (36), pièce n° 25.

32. Joseph-François MICHAUD et Jean-Joseph François POUJOULAT, *Correspondance d'Orient*, vol. 7, Paris : Ducollet, 1835, p. 163-164.

33. Le dessin est conservé au musée Magnin de Dijon (1938 DF 225).

34. Voir la note 15.

35. Sur James Wild au Proche-Orient, voir Abraham THOMAS, « James Wild, Cairo and the South Kensington Museum », *in* Mercedes VOLAIT (dir.), *Le Caire dessiné et photographié au XIX^{e} siècle*, Paris : Picard, 2013 (D'une rive l'autre), p. 41-68.

36. Les œuvres graphiques de James Wild relatives à Damas, conservées au Victoria and Albert Museum, ont été numérisées et sont accessibles sur URL: http://collections.vam.ac.uk/. Consulté le 5 octobre 2017.

37. Le musée d'Orsay conserve deux photographies de la maison d'Abdallah Bey par Otto von Ostheim et six photographies de maisons damascènes par Louis de Clercq (voir http://www.musee-orsay.fr/fr/collections/catalogue-des-oeuvres, consulté le 5 octobre 2017). Quant aux Bonfils, on leur est redevable d'une douzaine de photographies d'intérieurs et de cours de maisons de Damas.

38. Il existe dans les collections du musée d'Orsay huit photographies prises par Henri Sauvaire du quartier chrétien en ruines après l'incendie. Voir http://www.musee-orsay.fr/fr/collections/catalogue-des-oeuvres.

39. Léon PAUL, *Journal de voyage. Italie. Égypte. Judée. Samarie. Galilée. Syrie. Taurus cilicien. Archipel grec*, Paris : Libr. française et étrangère, 1865, 2^{e} éd. p. 142-143.

40. Londres (Royaume-Uni), Bibliothèque du Royal Institute of British Architects, PB305/7.

41. Stefan WEBER, *Damascus. Ottoman modernity and urban transformation*, Aarhus : Aarhus University Press, 2009, « Proceedings of the Danish Institute in Damascus 5 », vol. 2, p. 387. Sur

les maisons damascènes, voir aussi Brigid KEENAN, *Damascus : hidden treasures of the old city*, London : Thames & Hudson, 2000.

42. Sur Ernst Lütticke, voir Stefan WEBER, *Zeugnisse kulturellen Wandels. Stadt, Architektur und Gesellschaft des osmanischen Damaskus im 19. und frühen 20. Jahrhundert*, Diss. Berlin : Freie Universität Berlin, 2001, chapitre II, p. 83-85. URL: http://www.diss.fu-berlin.de/diss/servlets/MCRFileNodeServlet/FUDISS_derivate_000000002332/02_03-WeberDamascus-Kapitel2-Protagonisten.pdf?hosts. Consulté le 5 octobre 2017. Sur la maison Lütticke à Damas, voir ID., *Damascus...*, *op. cit.* (note 41), vol. 1 p. 261-263 et vol. 2 catalogue n° 853 XXI/1-67 ; Maryse BIDEAULT , « La maison al-'Azm / Lütticke, Damas (1874-1875) », *in Jules Bourgoin 1838-1908. L'obsession du trait* , catalogue d'exposition (Paris, Institut national d'histoire de l'art, 20 novembre 2012-12 janvier 2013), Paris : INHA, 2012, p. 17-19.

43. Deux photochromes de cette demeure sont conservés à la Library of Congress, Washington, DC. URL: http://www.loc.gov/pictures/item/2002724984/ et http://www.loc.gov/pictures/item/2002724985/. Consultés le 5 octobre 2017.

44. Les éléments principaux de cette *qa'a*, partiellement sauvée lorsque la reconfiguration urbaine de la zone après le bombardement de 1925 fit disparaître la maison, furent acquis dans les années 1950 auprès d'antiquaires de Damas, par l'archéologue orientaliste, mais aussi architecte décorateur, Lucien Cavro (1905-1973), chargé d'aménager la demeure de la famille Pharaon à Beyrouth. Il les remonta dans ce qui était la salle à manger de cette villa devenue en 2006 le musée privé Robert Mouawad. Voir Dorothea DUDA, *Innenarchitektur Syrischer Stadthäuser des 16. bis 18. Jahrhunderts. Die Sammlung Henri Pharaon in Beirut mit einer Einführung von Fritz Steppat und einem Beitrag von Benedikt Reinert, Peter Bachmann und Sonia Khuri*, Beyrouth : Kommission bei Franz Steiner Verlag ; Wiesbaden, 1971 (Beiruter Texte und Studien. Bd. 12), p. 88-95.

45. Isabel BURTON, *The inner life of Syria, Palestine and the Holy Land from my private journal*, Londres : Henry S. King, 1875, vol. I, p. 172-173.

46. Fernand DE SCHICKLER, *op. cit.* (note 12), p. 116.

47. Louis-Philippe-Albert D'ORLÉANS, comte, *Damas et le Liban. Extraits du journal d'un voyage en Syrie au printemps 1860*, Londres : W. Jeffs, 1861, p. 18-19.

48. Anke SCHARRAHS, *Damascene* 'ajami *rooms. Forgotten jewels of interior design*, Londres : Archetype Publications, 2013.

49. AN, F^{17} 2941 (36), pièce n° 26.

50. Marcos Antônio DE MACEDO, *Pèlerinage aux lieux saints suivi d'une excursion dans la Basse Égypte, en Syrie et à Constantinople*, Paris : Librairie internationale, 1867, p. 320.

51. Ceci est connu par une lettre de Champfleury à Oscar de Watteville en date du 10 septembre 1875 (AN, F^{17} 2941 (36), pièce n° 29).

52. Fernand DE SCHICKLER, *op. cit.* (note 12), p. 112-113.

53. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F^{17} 2941 (36), pièce n° 29.

54. Le fonds Bourgoin de l'École nationale supérieure des beaux-arts conserve quatre dessins, certains rehaussés d'aquarelle, relatifs à ces pièces céramiques.

55. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F^{17} 2941 (36).

56. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F^{17} 2941 (36), pièce n° 28.

57. Paris (France), École nationale supérieure des beaux-arts, EBA 7901-0337.

58. Ola SEIF, « Topographical Photography in Cairo : The Lens of Biniamino [*sic*] Facchinelli » *in* Mercedes VOLAIT (dir.), *Le Caire dessiné et photographié...*, *op. cit.* (note 35), p. 195-214.

59. Ce cliché se trouve dans la collection constituée en Égypte par Ernest-Gabriel Le Barbier de Blignières. Nos remerciements à Mercedes Volait pour nous avoir signalé l'existence de ce document.

60. Mercedes VOLAIT, *Maisons de France au Caire. Le remploi de grands décors mamelouks et ottomans dans une architecture moderne*, Le Caire : Institut français d'archéologie orientale, 2012, p. 25-96.

61. *Ibid.*, p. 52-55.
62. Pierrefitte-sur-Seine (France), Archives nationales, F[17] 2941 (36), pièce n° 21 bis.
63. *Exposition universelle de 1878. Catalogue du Ministère de l'Instruction publique, des cultes et des beaux-arts. 2/2, Missions et voyages scientifiques* ; Exposition théâtrale, Paris : Impr. de la Société de publications périodiques, 1878, p. 9.

AUTEURS

MARYSE BIDEAULT

Maryse Bideault, chercheur associé au laboratoire InVisu (USR 3103 CNRS-INHA), a œuvré à l'inventaire et à l'étude du fonds d'archives Bourgoin de l'INHA. Parallèlement à ce travail, ses recherches et publications ont porté sur l'œuvre de Bourgoin, de Friedrich Maximilian Hessemer, sur Émile Prisse d'Avennes ainsi que sur la topographie monumentale du Caire islamique au travers des collections patrimoniales françaises.

BASSAM DAYOUB

Bassam Dayoub, doctorant en archéologie islamique à l'université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne (UFR 03 Histoire de l'art et archéologie), prépare une thèse sur le quartier d'al-Midan à Damas. Travaillant sur l'histoire et l'archéologie islamique au Proche-Orient, en particulier la Syrie et Damas, il est l'auteur de plusieurs articles publiés en arabe et en français dans diverses revues scientifiques.